

Vivre son humanité au temps du numérique
A propos de l'e-communication,
des automates et de l'humain



Avec le soutien de la fédération Wallonie-Bruxelles 

Centre AVEC ASBL, rue Maurice Liétart, 31/4 – B-1150 Bruxelles
Tél. : +32/(0)2/738.08.28 – <http://www.centreavec.be>

Vivre son humanité au temps du numérique

A propos de l'e-communication, des automates et de l'humain

Il y a quelques siècles encore... un minimum de trois ans pour une réponse

Le 20 janvier 1548, Saint François-Xavier à Cochin (Inde) écrivait à Saint Ignace pour lui expliquer combien la communication était lente et que cela exigeait de lui une prise de responsabilité sans attendre de réponse de Rome. L'obéissance était loin d'être aveugle et automatique. On ne parlait pas encore de subsidiarité mais elle était bien présente.

Et afin que vous sachiez combien nous sommes séparés corporellement les uns des autres, lorsque vous nous donnez des ordres de Rome en vertu de la sainte obéissance à ceux de nous qui sont à Maluco ou à ceux qui seraient partis pour le Japon, vous ne pouvez recevoir de réponse à vos ordres en moins de trois ans et neuf mois; et afin que vous sachiez que c'est bien comme je le dis, je vous en donne la raison : quand vous nous écrivez de Rome aux Indes, il se passe huit mois avant que nous ne recevions vos lettres aux Indes; et lorsque nous avons reçu vos lettres, avant que les vaisseaux ne partent des Indes pour Maluco, il se passe huit mois en attendant le temps favorable; le vaisseau qui part de l'Inde pour Maluco met vingt et un mois pour le voyage d'aller et de retour à l'Inde, et cela lorsque le temps est tout à fait favorable; et avant que la réponse ne parte de l'Inde pour Rome, il se passe huit mois : il faut entendre tout cela dans le cas où l'on navigue par des temps très favorables; car s'il survient quelque contretemps, on prolonge souvent le voyage de plus d'un an¹.

L'E-communication et l'automatisation ne détruisent-elles pas la responsabilité humaine, au point de déshumaniser le monde ? Ou au contraire, ne favorisent-elles pas une humanité plus efficace et mature ? Faisons d'abord un petit tour, non exhaustif, de la culture numérique actuelle.

La quête de l'humanité pour s'affranchir des contraintes spatio-temporelles

Par téléphone cellulaire, ils [la nouvelle génération] accèdent à toutes personnes ; par GPS, en tous lieux; par la Toile, à tout le savoir : ils hantent donc un espace topologique de voisinages, alors que nous vivions dans un espace métrique, référé par des distances. Ils n'habitent plus le même espace. Sans que nous nous en apercevions, un nouvel humain est né, pendant un intervalle bref, celui qui nous sépare des années 1970. Il ou elle n'a plus le même corps, la même espérance de vie, ne communique plus de la même façon, ne perçoit plus le même monde, ne vit plus dans la même nature, n'habite plus le même espace².

Michel Serres analyse l'émergence du numérique en terme d'espace topologique. Les distances et le temps entre les hommes s'effacent pour une immédiateté, qui modifie même le rapport de chacun au monde. Sans exagérer, on imagine aisément une humanité désincarnée, virtualisée, composée de purs esprits : anges ou démons ?

Avant d'aborder cette question, analysons quelque peu cet effacement progressif des distances spatio-temporelles. Trois dimensions peuvent être soulignées : le raccourcissement des distances (proximité), la possibilité de maximiser la présence en tout lieu et temps (densité) et l'accessibilité à l'entièreté de l'espace-temps (globalité).

¹ Lettre 60, au P. Ignace de Loyola, 20 janvier 1548 in Saint François Xavier, Correspondance : 1535-1552, Lettres et documents, traduction intégrale, présentation, notes et index d'Hugues Didier, Paris, Desclée de Brouwer/Bellarmin, 1987, p. 212.

² Michel Serres, Petite Poucette, Paris, Éd. Le Pommier, 2012, p.11.

La quête de la proximité immédiate

La recherche de la vitesse de communication est de tout temps : chemin de fer, aéropostale, concorde, navette spatiale... Le numérique permet de raccourcir les distances de façon quasi infinie. Un message « Twitter » ou une photo « Snapchat » envoyés au bout du monde reçoivent une réponse dans la seconde. Notre réseau d'amis s'étend à la terre entière. Nous sommes « transportés » via le câble aux lieux où des tragédies se déroulent en direct sous nos yeux. Mais aussi au siège de l'entreprise qui nous emploie, via l'E-travail. L'humain d'aujourd'hui est nomade, toujours connecté à une réalité numérique, véritable nuée (ou « cloud ») recouvrant la terre.

L'immédiateté devient la règle. L'instantané et l'émotionnel remplacent la réflexion et le discernement : les émoticônes, superlatifs « méga trop », « selfies » et autres « buzz » envahissent nos conversations. Le papier, voire l'écriture, disparaissent pour laisser place à l'image et de plus en plus à la voix. Notre corps charnel est la dernière frontière nous interdisant l'accès total au virtuel : nous sommes dépendants d'une interface, l'ordinateur.

L'ordinateur a beaucoup évolué, en particulier avec l'apparition de l'Internet. Les innovations ont cherché à le rendre de plus en plus nomade et rapide. L'ordinateur s'est de plus en plus « désamarré » de la réalité concrète pour s'arrimer au monde virtuel : connections sans fil, smartphones, accès multi-appareils des dépôts de mails (Google), de fichiers (Dropbox ou WeTransfer), de vidéos (Youtube, Dailymotion, iTunes), de livres (Amazon), etc. Seuls restent l'écran et le clavier pour nous relier encore physiquement à l'interface numérique, mais l'évolution vers des lunettes ou des affichages muraux numériques et le remplacement de l'écriture par la parole (commandes vocales) préfigurent l'émergence d'un monde « interface », dont l'automate fait partie.

La quête de la densité maximale

Déjà du temps d'Ignace, l'objectif était d'établir un réseau le plus dense possible de missions dans le monde, afin d'annoncer l'Évangile au plus grand monde. La recherche de réseaux, de maillages de plus en plus fins est de tout temps : cabines téléphoniques, réseau routier, bus, radios et journaux locaux, réseau scolaire... Internet permet un maillage sans limite. La culture est à l'hypertrophie. Avoir le plus grand nombre d'amis, de « followers » ou de musiques, telle est notre quête. Tout se quantifie, mais en méga ou téraoctets.

Et il en est de même vis-à-vis du temps. L'immédiateté a comme corollaire l'hyperactivité, ou est-ce l'inverse ? Ce n'est plus « partout » et « tout de suite », mais c'est également « toujours », « tout le temps ». Comment rester connecté à tout moment, afin de ne rien perdre de l'actualité virtuelle ? Le zapping est une solution, ainsi que le « multi-tasking ». La durée a fait place à l'instant. De nouvelles pathologies, telles que le « Fomo – Fear Of Missing Out » ou la peur de rater un événement sur Facebook apparaissent³. Les tâches les plus lentes sont confiées à des réseaux neuronaux ou à des robots multifonctions, qui nous permettront de rester concentrés sur nos écrans. Face à cette hypertrophie des biens et des liens, comment trouver sa personnalité ?

La quête de la globalité et de l'éternité

Depuis les origines, l'homme est attiré par l'infini, que ce soit l'infinité de l'espace ou celle de la connaissance, sans parler de l'éternité. Il existe des appels à l'aide et des rumeurs (« hoax ») qui tournent sur Internet depuis plus de 50 ans, et cela n'est pas prêt de s'arrêter. De plus en plus d'êtres humains apparaissent sur les réseaux sociaux dès leur naissance, leurs parents voulant « immortaliser » leur premier jour. Avoir accès à l'entièreté de la connaissance ou de l'histoire humaine, tel était déjà le rêve des moines copistes et des encyclopédistes. Avec Wikipédia, les

³ Carion, S., "Peur de rater quelque chose sur Facebook? Le Fomo, nouveau mal du siècle" in La Libre, le 10 mars 2015 (www.lalibre.be/lifestyle/psycho/peur-de-rater-quelque-chose-sur-facebook-le-fomo-nouveau-mal-du-siecle-54f869ca3570c8b9526f76f4).

MOOC (massive online open courses), le brevetage des inventions et espèces vivantes ou l'impossibilité d'effacer ses empreintes numériques de son vivant ou à sa mort, l'humanité semble avoir créé un double « éternel » d'elle-même. Charles-Édouard Bouée parle d'un nouveau continent : « Le Septième Continent est l'univers de la donnée. Nous nous approchons petit à petit d'une masse de données qui sera égale à la taille de l'univers observable. Les données constitueront le nouvel or noir du Septième Continent, le pétrole du nouveau siècle. »⁴

Ce double permet, il est vrai, une globalisation du savoir et de la culture. Mais cela ne va-t-il pas générer une pensée unique, formatée pour le langage binaire ? Pas nécessairement, car le nuage est potentiellement infini et peut engranger la moindre particularité. On peut ainsi trouver des logiciels dans toutes les langues, y compris les plus locales. On peut dénicher les films et musiques, les plus confidentielles soient-elles. La diversité n'est pas le contraire de la globalisation. Par contre, l'accumulation de données peut conduire à la simplification abusive et au repli sur sa communauté, son sous-réseau : les réseaux djihadistes en donnent un bon exemple.

Des effets réels en clair-obscur

Cet univers digital parallèle n'est pas que virtuel. Il est bien ancré dans le réel et la société. Il offre à chacun et chacune des opportunités nombreuses dans les domaines de la connaissance, des relations humaines, du combat politique (pensons aux printemps arabes), de la recherche scientifique, du combat contre les maladies, de la rencontre des cultures et des religions, de l'expression artistique, etc. Un monde merveilleux, féérique, s'ouvre à nous, grâce à ces fenêtres que sont les écrans.

Les automates et robots du futur (dans pas si longtemps que cela d'ailleurs, on parle d'une quinzaine à une vingtaine d'années), seront là pour nous faciliter la vie privée (robots domestiques, robots adaptés aux personnes âgées, malvoyantes ou en perte d'autonomie), la vie professionnelle (robots de nettoyage, robots constructeurs, robots agricoles, etc.), en passant par la vie hospitalière (robots d'assistance chirurgicale, pilotés à distance, etc.). La plupart des tâches dangereuses, sales, pénibles, fatigantes ou bruyantes pourront être effectuées par des automates, au boulot comme à la maison. On pourra circuler de façon sécurisée lorsque la voiture sans conducteur fera son apparition.

La recherche scientifique se développe depuis la fin des années 1960 déjà dans des domaines de pointe liés aux différents aspects du numérique : recherches scientifiques mais aussi économiques et juridiques, éthiques, éducatives et pédagogiques. On imagine des « smart-cities », villes numériques, intelligentes et innovantes. Mais pour cela il nous faut des ressources et des moyens, non seulement financiers mais aussi en temps, car cela nécessite du temps, de la réflexion et du recul. Or la concurrence est rude et le temps presse. Comme le dit un proverbe : « Quand il y a peu de temps, il devient urgent de ralentir ». Encore faut-il en être capable, ou simplement de percevoir ce que cela veut dire.

Mais il y a un côté sombre au tableau. Outre bien sûr le danger d'une perte massive d'emplois face à l'automatisation des tâches et au recours à des robots hyper sophistiqués, qu'ils soient industriels, à usage personnel ou professionnel. Il y a par exemple le danger, bien identifié, de la dilution des responsabilités en cas de dysfonctionnement : on peut penser aux drones de combat en milieu hostile contrôlés à distance, ou encore aux cyber-attaques capables de destruction massive d'équipements ultra-sensibles placés sous haute surveillance. Il y a d'autres menaces plus proches de nous et qui posent des questions essentielles comme celle de la dépendance accrue et de la perte d'autonomie de nous, les humains, face à ces machines dotées d'une intelligence artificielle qui nous dépassera bientôt et que nous ne maîtriserons bientôt plus.

Lorsque la médecine aura la possibilité d'implanter un cœur mécanique dans un corps humain, qui prendra la décision d'arrêter ce cœur ? À quel moment le fera-t-on ? Le risque existe d'un monde de

⁴ Charles-Édouard Bouée & François Roche. Confucius et les automates : l'avenir de l'homme dans la civilisation des machines, Paris, B. Grasset, 2014, p. 136.

l'isolement et de l'angoisse, où disparaîtrait la rencontre du visage de l'autre. Des personnes âgées pourront être dans le futur complètement prises en charge par des robots. De là à se dire qu'une compagnie humaine ne sera plus nécessaire, il n'y a qu'un pas. Et ce pas, dans notre société basée sur le profit, très individualiste, qui a perdu le sens des valeurs du collectif et qui n'a plus le temps de rien, pourrait être très vite franchi. La notion du bien commun risque de disparaître.

Prendre le temps de l'humain et redécouvrir la simplicité du bonheur

Pour anticiper, réagir et tirer profit de ces nouvelles opportunités, il faut avant tout préparer, éduquer et former, du plus jeune au plus âgé, non seulement à l'utilisation de toutes ces nouvelles technologies, au « vivre avec », mais aussi, voire surtout, aux enjeux qui les accompagnent. C'est dès l'école fondamentale qu'il faut sensibiliser et familiariser les enfants, pour petit à petit les ouvrir à l'humain, en humanités, et à l'universel, à l'université. Il faudra également former en continu les adultes, en particulier les formateurs eux-mêmes, sans oublier les seniors, qui sinon se sentiront très vite dépassés, marginalisés, voire exclus. Il faut promouvoir un développement responsable et durable des nouvelles technologies, en cohérence avec l'humain et respectueux de ce dernier. D'où l'importance de l'anticipation et de la réflexion.

Dans cette culture de l'immédiateté, nous avons perdu quelque chose d'essentiel et de fondamental: le temps. Il suffit d'aller en Afrique pour réapprendre ce qu'est le temps humain, la présence à d'autres. Alain Badiou insiste sur la nécessité d'être heureux pour changer le monde.

Surtout, ne renoncez pas à être heureux. Surtout ne vous contentez pas d'être satisfaits ! Être satisfait ? C'est être content de sa place dans la société, d'avoir une maison, une voiture, toutes choses bien légitimes. Le bonheur, c'est autre chose : c'est lorsqu'on découvre que l'on est capable de choses dont on ne se savait pas capable. Et cette recherche du bonheur rend tout possible et plus intense. Pour soi-même, mais surtout parce qu'il nous permet de changer le monde, de bouleverser l'ordre des choses qu'un contexte économique ou politique donne comme immuable, enjoignant de s'adapter sagement et raisonnablement à un système pour y trouver la meilleure place possible, et y survivre⁵.

Comme des enfants qui ont tout, et qui redécouvrent les jouets d'antan, de nouvelles tendances apparaissent utilisant les technologies pour revenir aux cinq sens qui sont nos amarres dans le monde bien réel : étude commune à l'université, succès des festivals, des groupes thématiques, des mouvements de jeunesse, des apéros de quartier, des fêtes des voisins, de la décroissance, du bio, des solidarités (« Je suis Charlie »), de la spiritualité au sens large, des livres « papiers » multi-tomes (Harry Potter), retour de jeunes dans la politique, remise à l'honneur de sens tels que la voix ou le goût pour la cuisine.

L'univers numérique est un nouveau monde à conquérir, avec discernement et sagesse. Comme l'or, il peut devenir idole ou offrande. Tout dépend de ce que l'on en fait.

Marcel Rémon et Annick Sartenaer⁶

⁵ Extrait de l'éditorial de Béatrice Delvaux dans le Soir du 17 août 2015.

⁶ Marcel Rémon et Annick Sartenaer sont professeurs à l'Université de Namur. Marcel Rémon est également directeur de la FUCID, l'ONG de l'université. Il est investi depuis plus de 20 ans dans l'informatisation des universités du Burundi et de la République démocratique du Congo.

Annick Sartenaer enseigne les mathématiques aux informaticiens et les méthodes de calcul numérique aux mathématiciens. Elle assure également depuis quelques années des cours à l'Institut Supérieur Pédagogique de Bukavu, en République démocratique du Congo. Elle préside actuellement l'Assemblée générale de l'Université de Namur.